

ALIBIS

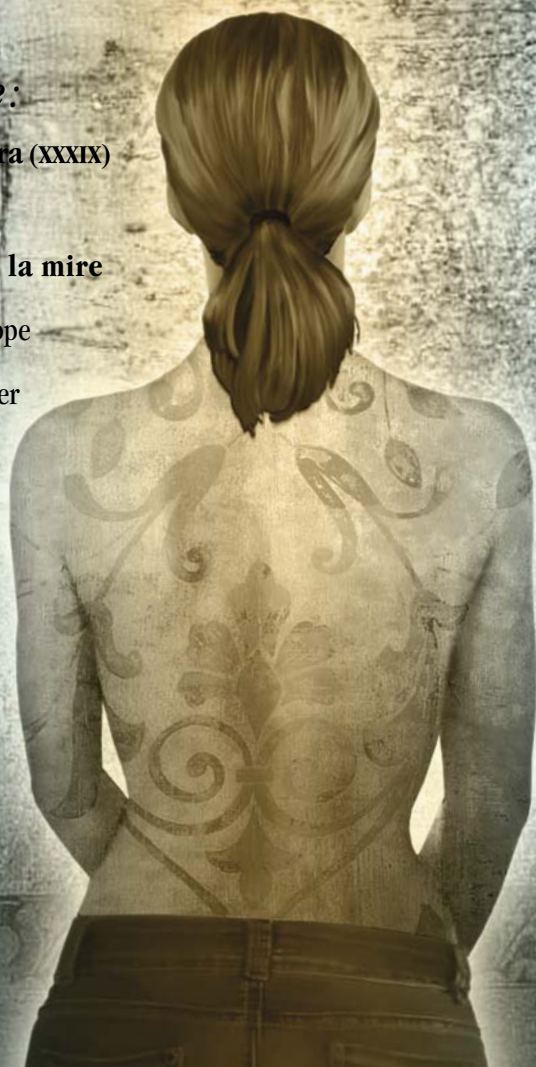
LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire :

145 **Camera oscura (XXXIX)**
Christian Sauvé

160 **Encore dans la mire**
André Jacques
Martine Latulippe
Simon Roy
Norbert Spohner



N° 39

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 38

L'ANNUAIRE PERMANENT DE POLAR

10 \$

Abonnez-vous!

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses):

Québec : 30,00 \$ (26,33 + TPS + TVQ)

Canada : 30,00 \$ (28,58 + TPS)

États-Unis : 30,00 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site:

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, 120 Côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 39 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 39 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juillet 2011

© **Alibis et les auteurs**



Après un hiver chargé en bonnes productions, le printemps 2011 s'avère maigre en cinéma à suspense. Pendant que le calendrier hollywoodien laisse de plus en plus de place aux superhéros et autres favoris de notre revue sœur *Solaris*, le cinéma sombre attend son tour. Reste quand même une poignée de bons films à voir, et d'autres sources de divertissement à la disposition du cinéophile quand le grand écran n'a rien à offrir.

Vitesse, vision et exécution

Si le nombre de films à suspense connaît des ratés à l'approche de l'été, que l'on se rassure : à voir ceux qui restent, Hollywood n'a pas encore perdu le doigté nécessaire pour présenter des œuvres de divertissement réalisées avec rythme et énergie, peu importe leur familiarité.

Après avoir rayonné durant les années quatre-vingt-dix (en partie grâce aux sept adaptations d'œuvres de John Grisham de



1993 à 1998), le thriller juridique s'est depuis fait beaucoup plus rare. Début 2011, c'est au tour de l'auteur à succès Michael Connelly de voir adapté au cinéma son roman **The Lincoln Lawyer** [**La Défense Lincoln**]. L'adaptation cinématographique, sur

papier, avait de quoi inquiéter les lecteurs de l'œuvre originale. En tête d'affiche, Matthew McConaughey, dont l'image cinématographique indolente était plus associée au surf et aux comédies

romantiques sottes. Saurait-il bien incarner le protagoniste Mickey Haller, avocat de la défense angelin et narrateur cynique d'une sombre intrigue de noir californien ?

C'est donc avec une surprise ravie que, dès les premières minutes de **The Lincoln Lawyer**, nous voyons McConaughey prendre le contrôle du rôle et du film. Gardant sa chemise et ses cheveux lissés, il s'avère un protagoniste sympathique, astucieux, compétent et parfaitement à l'aise avec le côté moins honorable de sa profession. L'accent sudiste de McConaughey contribue à faire vivre un personnage à la fois décontracté et retors lorsque nécessaire. C'est un avocat au sommet de ses pouvoirs ; peu de chose semble le surprendre ou lui faire peur. Il a tellement raffiné son métier qu'il mène l'essentiel de ses affaires à bord d'une limousine Lincoln, conduite d'un palais de justice à un autre par son chauffeur attitré.

Ses certitudes commencent à s'effondrer lorsqu'il se retrouve engagé pour défendre un riche jeune homme accusé d'agression sexuelle. Il comprend finalement que son client n'est pas un ange, et qu'il a été choisi pour des raisons bien précises. Les lecteurs du roman seront ravis de voir les retournements du livre non seulement bien adaptés à l'écran, mais présentés avec une vigueur indéniable.

Car l'impression dominante est celle d'un film qui parvient à combiner des éléments d'intrigue classiques avec une esthétique moderne, lumineuse et rythmée. **The Lincoln Lawyer** se laisse regarder avec plaisir, nous plongeant dans une Los Angeles ensoleillée avec ses cours de justice modernes, ses autoroutes interminables et ses classes sociales en choc constant. L'aperçu du travail d'avocat de la défense est bien mené et crédible dans son mélange de cynisme et d'idéalisme. C'est un exemple bien ficelé de ce que la grande machine hollywoodienne peut réaliser lorsque les bons éléments s'imbriquent harmonieusement.

Connelly en est déjà à son cinquième roman mettant en scène l'avocat Mickey Haller ; on espère bien en voir la suite au grand écran.

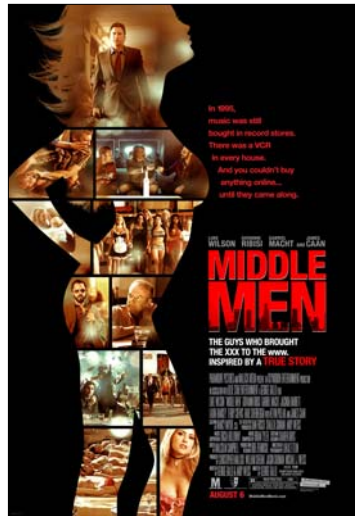


Photo : Lionsgate Films

Au rayon des films rapides et plaisants, on trouvera également **Middle Men** [v.o.a.], une comédie dramatique criminelle dans laquelle un homme d'affaires des années quatre-vingt-dix se voit happé par l'univers des transactions financières sur Internet. Son travail peut sembler ennuyeux : il s'agit de perfectionner une façon de faciliter les transactions entre visiteurs et administrateurs de sites Web, quelque chose qui n'était décidément pas simple aux débuts de l'Internet. Mais il y a un hic : la nature humaine étant ce qu'elle est, les premiers utilisateurs de ces services s'avèrent être les sites de charmes coquins. Il n'en faut pas plus pour construire une intrigue dramatique familière : un père de famille bien intentionné, graduellement séduit par le vice, coincé par les éléments criminels qui pullulent dans cet univers, qui utilise son astuce pour se sortir du pétrin.

Mais c'est le style de **Middle Men** qui fait ressortir ce film de la masse. Raconté à l'aide d'une narration ironique, d'un bon choix de musique et de courts clips amusants pour illustrer les propos sur la nature des transactions financières olé olé sur Internet, **Middle**

Men profite d'une cinématographie compétente et d'une variété d'acteurs qui viennent rehausser la qualité de la production – Luke Wilson tient le rôle principal, en plus d'acteurs tels que James Caan, Kevin Pollack et Kelsey Grammer dans des rôles secondaires. Le tout coule bien et se laisse regarder avec un sourire en coin continu, surtout étant donné le sujet parfois osé. (Pour calibrer les attentes : le film se paie une remarquable séquence en plan continu où le protagoniste déambule à travers une orgie, encaissant en chemin une révélation aussi prévisible que cruciale.) L'intrigue « inspirée de faits réels » explique sans doute pourquoi l'innocence du protagoniste semble parfois surfaite. Si le regard sur Facebook dans **The Social Network** vous avait fasciné, attendez d'aller explorer la genèse des bas-fonds financiers du Web dans **Middle Men**.



La qualité de **Middle Men** est d'autant plus surprenante que le film, complété en 2009, n'a fait qu'une très brève apparition au cinéma en 2010, et ce, dans une poignée de villes américaines.

C'est en creusant un peu plus dans l'histoire de sa production que se révèle un « making-of » aussi intéressant que ce qui est à l'écran. Tel que détaillé dans un article fascinant pour la revue *Details (Inside Hollywood's Greatest Vanity Project)*,



Middle Men est non seulement une adaptation de la vie de Christopher Mallick, c'est aussi une œuvre de vanité : l'homme d'affaires a investi des millions de sa propre fortune pour produire le film... et a pratiquement tout perdu lorsqu'il s'est avéré un échec retentissant au box-office. Mais il y a plus encore, car une recherche Internet sur Mallick révèle des sites accusateurs : mensonges, fraude, vol et plus ! Qui dit vrai ?

Pour le cinéphile, peu importe... car la nature du film est telle que l'on s'amuse, peu importent les circonstances ayant entouré sa conception. Qui a besoin de thrillers juridiques quand la réalité peut inspirer de tels imbroglios ?

La satisfaction avant tout

Il y a autant de façons de plaire à son public qu'il existe de publics, une constatation qui complique d'autant plus le travail du critique : comment évaluer jusqu'à quel point un film atteint ses objectifs, même quand ceux-ci diffèrent de ceux du critique ou du lecteur de la critique ?

Dans le cas de **Hobo With a Shotgun [Sans abris, sans merci]**, toute évaluation honnête du résultat doit préciser qu'il s'agit d'un film destiné à un public bien particulier. Premièrement conçue comme bande-annonce factice du film de 2008 **Grindhouse**, cette production canadienne s'adresse à ceux qui raffolent de violence surfaite, d'humour cru et de l'atmosphère d'exploitation de série B-tirant-sur-le-Z.

Alors qu'un vagabond atteint sa destination, il constate que la décadence de la ville dans laquelle il se trouve est omniprésente :

drogue, meurtres, prostitution, violence et perversion se succèdent sans pudeur dans les rues, corrompant des âmes innocentes. Pour le vagabond, interprété avec une sagesse étonnante par Rutger Hauer, tout cela n'est initialement qu'une distraction à son rêve d'améliorer son sort. Mais sa tentative de secourir une



jeune femme du milieu du crime le mène à un affrontement avec un caïd diabolique, avec toutes les conséquences que l'on imagine.

La caricature de la violence urbaine, de la méchanceté des vilains, de la corruption policière n'a rien de sérieux. Le film s'adresse clairement

à ceux pour qui la violence urbaine n'est que prétexte à de nombreuses scènes où le vagabond (à l'aide de sa carabine titulaire) nettoie les rues et remonte la filière criminelle jusqu'au sommet. C'est un film où la décapitation par bouche d'égout, corde et camionnette sert au caïd pour montrer l'exemple, et où il est raisonnable pour une frêle héroïne d'attacher une tondeuse à sa poitrine pour faucher ses adversaires.

Inutile d'espérer des raffinements dramatiques dans une œuvre parodique conçue pour titiller les instincts de base. Dès les premières minutes, le ton est donné : l'image est crue et saturée de couleurs à la manière des films *trash* des années quatre-vingt. L'esthétique-hommage de **Hobo With a Shotgun** sera familière à ceux qui se souviennent des films peu recommandables à l'ère des



vidéocassettes : musique synthétique, angles de caméra dramatique, performances déjantées d'acteurs moyens, minces prétextes qui servent de construction d'intrigue... et la violence, tellement intense, qu'elle en devient comique.

Ceux qui sont déjà prédisposés à penser que la dégénérescence cinématographique est omniprésente verront ici une confirmation de leurs pires préjugés. (Ils seront encore plus enragés de constater que, production canadienne partiellement financée par Téléfilm Canada et tournée à Halifax, leurs taxes ont contribué à l'existence du film...) Mais ceux qui ont grandi à la lumière des mauvais films d'horreur urbains y verront un hommage ironique tout à fait maîtrisé à un genre de films bien divertissant. (Ils seront aussi ravis de voir que leurs taxes ont *finale*ment financé un peu de culture à leur goût!) Quelqu'un a chuchoté « film culte »? À défaut de rien d'autre, **Hobo With a Shotgun** parvient sans problème à atteindre ses objectifs.

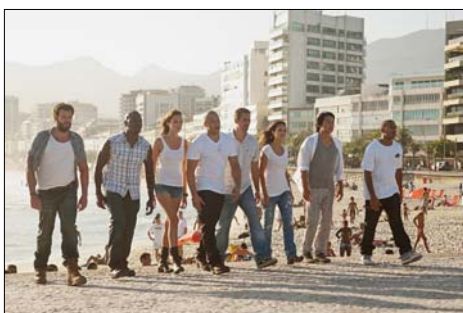
Un constat similaire s'impose pour **Fast Five [Rapides et dangereux 5]**, cinquième production dans une série combinant voitures rutilantes, action pleins gaz et manigances criminelles. Délaissant les courses de rue au profit d'une intrigue d'escroquerie internationale plus étoffée, **Fast Five** profite surtout d'une réalisation efficace, d'un scénario astucieux et d'une brochette sympathique d'acteurs. Pour faire plaisir aux adeptes de la série, **Fast Five** va chercher ses personnages dans les volets précédents et les réunit à Rio de Janeiro pour une arnaque spectaculaire qui vise à dérober cent millions de dollars à la pègre locale. Sans surprise, la réalisation du plan passe par un peu de conduite démentielle. Pour compliquer les choses, une équipe de policiers américains est en ville.

Plusieurs bonnes idées entrent en collision pour créer un résultat bien plaisant dans **Fast Five**. Réunir à l'écran Vin Diesel et Dwayne Johnson est un moment fort pour tous les fervents de films d'action. Situer l'intrigue à Rio est prétexte à une atmosphère colorée et dynamique qui n'est pas sans rappeler la place occupée par Tokyo dans le troisième film de la série. Le scénario parvient également à donner un beau rôle à la douzaine de personnages rassemblés pour l'occasion. Le multiculturalisme militant de la série continue d'être sympathique et, au fil de cinq films, on se surprend même à constater une légère évolution des personnages.

Mais surtout, il y a l'action. La série **Fast and the Furious** s'adresse d'abord à ceux qui veulent voir des automobiles faire des pleines cascades, et **Fast Five** parvient à présenter quelques scènes d'action innovatrices, qu'il s'agisse d'un vol ferroviaire ou d'une course démentielle à travers Rio, coffre-fort massif à la traîne. Ceux qui apprécient des séquences jamais encore vues à



Photos : Universal Pictures



l'écran seront d'autant plus satisfaits que le réalisateur Justin Lin semble de plus en plus apte à construire des scènes d'action d'une belle fluidité. Le résultat est un cinquième film de série qui, étonnamment, s'avère peut-être le meilleur volet jusqu'ici.

En comprenant les forces de ses prédécesseurs et en visant la satisfaction d'un public bien identifiable, **Fast Five** s'avère être un succès quasi complet. Il n'ira pas nécessairement chercher un spectateur complètement apathique

151

Expériences à demi réussies

Malgré tout le respect que l'on peut avoir pour des œuvres de genre bien réalisées, il est nécessaire d'avouer que la répétition de formules établies peut mener à la stagnation. Les genres narratifs se sont développés au fil d'expériences, conservant ce qui satisfait et laissant tomber ce qui ne fonctionne pas. Mais pour en arriver là, il est nécessaire de faire des expériences, de jouer avec les conventions, de combiner des idées qui ne sont pas nécessairement abordées dans une formule particulière.

C'est une des raisons pour lesquelles même une déception comme **Hanna** [v.f.] peut s'avérer intéressante. Au premier abord, il est possible de penser que le film n'est qu'un autre thriller : s'intéressant à une adolescente exceptionnelle traquée par une agente de la CIA travaillant pour son propre compte pour enterrer une vieille erreur, **Hanna** renoue avec la formule proie/chasseuse tellement familière. Mais attention, un détail crucial du générique

laisse présager que l'expérience risque d'être inusitée : Joe Wright, mieux connu pour des drames très respectables tels **Pride and Prejudice** et **Atonement**. Qu'est-ce qu'un réalisateur nommé aux Oscars vient faire dans une œuvre de genre ?

Y apporter sa propre touche, bien sûr. Les spectateurs avertis devraient savoir qu'**Hanna** est mieux abordé comme laboratoire expérimental où les poncifs du genre sont remis en question. Peu importe la prémisse convenue, les véritables aspects innovateurs se trouvent dans le développement et la présentation du film. Joe Wright mène l'œuvre à

la manière de la trilogie **Bourne**, avec un ton plus réaliste, dur et sombre que la moyenne. Mais il s'amuse en chemin : travaillant à contresens des scènes d'action réalisées à coups de plans saccadés, il se paie une



Photo : Focus Features

bataille présentée en long plan continu fluide. La conclusion du film a lieu dans les ruines inquiétantes d'un parc d'attractions désuet et donne lieu à des moments mémorables. De plus, l'expérience de Wright à mener des acteurs est évidente : Saoirse Ronan est tout à fait crédible en adolescente tueuse, alors que Cate Blanchett s'avère une antagoniste froide et redoutable.

Évidemment, tous les aspects de l'expérience ne fonctionnent pas aussi bien. La bande sonore au son électronique, réalisée par Chemical Brothers, est plus marquante qu'efficace en attirant l'attention sur elle-même et sa nouveauté. Le désir de montrer l'aliénation d'Hanna en l'opposant à des gens normaux s'avère plus



Photo : Focus Features

irritant qu'autre chose lorsque sa famille d'accueil devient exaspérante. De plus, le rythme du film finit par ressembler plus aux drames historiques de Wright qu'à un thriller efficace.

Ceci dit, le résultat final s'avère tout de

même fascinant, surtout pour ceux qui sont en mesure de tolérer des expériences audacieuses. **Hanna** a au moins le mérite de tenter quelque chose de nouveau, et ce, à un niveau plus que superficiel. Car souvent, les innovations ne sont pas aussi fondamentales que le croient les cinéastes qui claironnent le résultat. C'est dans cette optique que l'on peut considérer **Sanctum**, une aventure d'exploration mariée à une structure de film d'horreur et tournée en trois dimensions.

Camera oscura n'a pas encore eu l'opportunité de discuter de la vague 3D qui a déferlé au grand écran depuis quelques années : la plupart des films tridimensionnels sont des spectacles de SF ou de fantasy à grand déploiement mieux abordés dans *Solaris*. Ce n'est pas un secret qu'un des moteurs économiques de la plus récente mode 3D est le désir des studios hollywoodiens de contrecarrer la montée du visionnement à la maison en offrant une expérience unique au cinéma, et de demander un prix d'entrée plus élevé pour le privilège d'une dimension supplémentaire. Considérant les calculs des analystes en box-office, les films de suspense à budget moyen ne sont pas des candidats idéaux pour le tournage stéréoscopique plus compliqué, ou bien pour le processus de conversion post-production par lequel les studios transforment (souvent imparfaitement) des films tournés de manière traditionnelle en produits 3D.



Il n'y a pas là de quoi se plaindre : les forces du cinéma à suspense sont rarement rehaussées par l'ajout d'une dimension supplémentaire, et le futur de la technologie reste flou. Ses adeptes les plus convaincus (comme James Cameron) disent qu'il s'agit du futur du cinéma ; les sceptiques maugréent qu'il ne s'agit que d'une mode passagère qui donne des maux de tête dispendieux. **Sanctum** [v.f.] confirmera surtout les préjugés du deuxième camp en soulignant l'inutilité de l'ajout d'une patine 3D à un film de série B.

Car malgré une campagne de promotion nous rappelant que le film a été tourné avec les mêmes caméras 3D qui ont servi pour *Avatar*, **Sanctum** n'a vraiment rien d'un film-événement.

Plongeant profondément sous terre pour raconter la malchance d'une expédition spéléologique qui tourne mal lorsque l'entrée de la caverne est abruptement ensevelie, le film est un mélange d'aventure, de terreur claustrophobe, de psychose humaine et de dangers naturels. Prisonniers d'une caverne qui débouche peut-être dans l'océan, les survivants doivent plonger toujours plus profondément pour voir s'ils peuvent s'en sortir.

Par moments, et surtout au début, **Sanctum** est en mesure de compenser un scénario plutôt faible par de superbes images. L'esprit d'aventure est incarné par des personnages irrésistiblement attirés par l'exploration. Qu'il s'agisse de parachuter dans un trou béant, d'adapter des techniques d'escalade à la spéléologie ou de plonger dans des tunnels submergés à des kilomètres sous terre, le premier acte de **Sanctum** divertit, terrifie et plaît. C'est quand la situation devient plus corsée que l'ennui devient l'émotion dominante... Les belles images grandioses qui avaient inauguré le film disparaissent pour une succession de passages étroits et claustrophobiques, alors que le scénario devient prisonnier de dialogues entre personnages peu sympathiques.

Ceux qui voient **Sanctum** à la maison sur écran bidimensionnel seront encore moins en mesure d'apprécier la beauté des images du film ; la troisième dimension estompée, le film n'offre plus aucune distraction pour éviter de constater les carences du résultat ou certains effets spéciaux moins réussis. Mais peu importe la 3D : l'innovation la moins réussie de **Sanctum** consiste en un scénario qui préfère faucher les personnages plutôt que de les laisser travailler ensemble pour s'en sortir. Cette structure est nettement plus efficace sous forme

d'un film d'horreur (tel **The Descent**) qu'au sein d'un film d'aventures réaliste. Au générique final, on aurait préféré plus de survivants.



Car une des vertus principales du suspense est qu'il s'agit d'une émotion aux antipodes du nihilisme. Pour espérer un dénouement heureux, il faut être en mesure de s'investir émotionnellement dans une conclusion satisfaisante pour les personnages. **Sanctum** ne mérite pas cet investissement, et rappelle de par le fait même

qu'aucune innovation technologique de tournage ne parviendra à combler les faiblesses fondamentales d'un scénario. Refrain connu, maintes fois prouvé par l'expérience !

Suites sur vidéo et distribution en évolution

L'univers du cinéma est en constante évolution, c'est pourquoi il est maintenant nécessaire de reconsidérer l'adage familier selon lequel les films parus directement au club vidéo (« Direct-To-Video », ou DTV dans le jargon du milieu) sont nécessairement de qualité distinctement inférieure aux films d'abord parus en salles. Cette présomption de médiocrité reste *généralement* valide, mais certains signes nous suggèrent qu'il s'agit d'un état des choses qui pourrait changer. Examinons tendances et évidences...

Il n'est plus possible de nier que l'écosystème de distribution cinématographique est en train de changer de manière radicale. L'ère du club vidéo tire à sa fin, coincée entre la montée de la distribution de films sous format numérique (par Internet, chaînes spécialisées et vidéo sur demande), ceux qui préfèrent acheter des DVD de moins en moins dispendieux et les compétiteurs postaux plus pratiques tels Netflix.com et zip.ca. Alors que s'écrivent ces lignes, un quart des clubs Blockbuster canadiens sont en pleine vente de fermeture. Leur disparition n'est pas sans faire plaisir aux studios, qui peuvent ainsi se débarrasser de distribution physique encombrante. Pas nécessaire d'être stratège hollywoodien pour en voir les avantages.

Mais alors que la distinction entre club vidéo et autres canaux de distribution devient de moins en moins précise, il n'est pas surprenant de constater que la nature même des films destinés directement à la distribution vidéo est en train de changer. Les techniques de production numérique permettent de meilleurs résultats à moindre coût. Loin d'Hollywood, les acteurs, techniciens et rabais d'impôt sont plus nombreux, permettant des économies supplémentaires. Dans ce contexte, même un budget un peu plus étoffé peut produire des résultats intéressants. Ne manque que l'hameçon nécessaire pour amener le public à s'intéresser à un film, mais il s'agit là d'un problème qu'Hollywood est habitué à résoudre. Il n'y a qu'à produire une « suite » à un film connu, ou tout du moins à coller un « 2 » à un titre familier...

Trois parutions récentes ne font pas seulement qu'illustrer cette tendance, mais donnent espoir aux critiques avec des résultats qui

échappent à la simple médiocrité. **The Marine 2** (2009), **Smokin' Aces 2** (2010) et **SWAT: Firefight** (2011) forment un trio de films d'action nettement plus satisfaisant que la moyenne pour des productions ayant évité le grand écran. Réalisés avec une certaine ambition visuelle, exploitant à fond les limites de leur budget, il s'agit de trois films d'action curieusement potables. Ce n'est probablement pas un accident si, dans les trois cas, il s'agit de suites à des films d'action qui étaient déjà loin du chef-d'œuvre.

The Marine 2 [Le Fusilier marin 2] ne s'embarrasse pas de modifier l'intrigue de base de son prédécesseur oubliable: le protagoniste, fusilier marin de son métier, doit secourir sa femme des griffes de vilains. En revanche, ce deuxième volet a la bonne idée de se déplacer dans un centre de villégiature thaïlandais pris d'assaut par des terroristes. Le scénario n'est guère raffiné: après la prise de contrôle des terroristes, tout semble se répéter pendant quarante minutes alors que le protagoniste tente de secourir sa femme, sans succès malgré les nombreux terroristes qu'il réussit à abattre entre-temps. La conclusion est tout à fait prévisible, et le générique tourne dès l'élimination de l'antagoniste. La performance du lutteur Ted DiBiase Jr. dans le rôle-titre est pratiquement invisible, tant sa personnalité de bon garçon est inoffensive.

En revanche, il y a de bonnes choses à dire au sujet du poli visuel du film. Le réalisateur Roel Reiné (qui a nombre de films DTV à son actif) sait très bien exploiter les moyens à sa disposition. L'introduction aux lieux thaïlandais où se déroule



l'essentiel du film est saisissante; de quoi en faire des cartes postales. Mieux encore, Reiné sait comment construire une scène d'action, et dès les cinq premières minutes du film, on constate qu'il sait également livrer des chorégraphies aussi bonnes que celles de plusieurs films présentés au grand écran. Sa caméra est fluide, son montage est délibéré et il reconnaît l'importance des plans longs pour préciser la tension d'un affrontement. Un combat au corps à corps pendant le troisième quart du film montre bien jusqu'à quel point il est en mesure de laisser l'action parler d'elle-même.

Une bonne partie des caractéristiques de **The Marine 2** comme DTV potable sont partagées par **Smokin' Aces 2: Assassins' Ball** [**Coup fumant 2: Le Bal des assassins**]. Ici aussi, la prémisse est recyclée : alors que des agents du FBI tentent de protéger une cible, des équipes d'assassins professionnels très motivés attaquent leur repaire. Ceci étant un film *précédant* les événements de l'original, on en profite pour ramener quelques-uns des personnages secondaires abattus lors du premier film.

Ici encore, c'est la réalisation énergique de P. J. Pesce, le rythme prenant du montage et quelques astuces de scénario qui finissent par faire bonne impression. La mise en place de la prémisse est bien présentée, et la coda du film offre une surprise qui fera ricaner plus d'un amateur de **The Usual Suspects**. On restera un peu moins hilare à voir la méchanceté occasionnelle du scénario (un indice : une équipe d'assassins utilise des nains comme munitions pour un canon de cirque...), sa tendance à se débarrasser de personnages intéressants et son attachement irritant à un trio d'assassins *redneck* pas aussi sympathique que le pensent les cinéastes.

Mais quelques scrupules moraux n'enlèvent rien au résultat : un film avec une authentique qualité cinématographique. Cela demeure de la série B, bien sûr, mais de nombreux films d'action au grand écran sont restés beaucoup moins ambitieux visuellement. **Smokin' Aces 2** a de plus l'avantage de s'adresser directement aux amateurs du premier film, ce qui a certainement de quoi aligner les espoirs du public avec les intentions des producteurs.

C'est aussi le cas pour un troisième film qui illustre très bien la nouvelle tendance des DTV potables : **SWAT: Firefight** [**SWAT: Fusillade**], une suite très librement inspirée du film d'action de 2003. Tellement librement, en fait, qu'il aurait pu porter un tout autre titre ! Ici, un officier d'escouade tactique de la police de Los Angeles est dépêché à Detroit pour aider à former ses confrères. Chemin faisant, il attire l'attention d'un homme extrêmement





dangereux qui fait de lui sa cible. Co-conçu par un spécialiste en la matière, **SWAT : Firefight** est plus intéressant lorsqu'il s'intéresse au fonctionnement d'une unité SWAT, aux relations entre les personnages et les scénarios (réels ou d'entraînement) d'intervention tactique. L'intrigue qui se développe entre le policier-proie et le psychopathe-chasseur est plus conventionnelle et bien moins intéressante.

Mais encore ici, l'intrigue n'est pas aussi importante que la façon dont le film est présenté à l'écran. Le réalisateur Benny Boom (!)

déploie une certaine ingéniosité en réalisant ses scènes d'action, et le poli visuel du film, ruines de Detroit en arrière-plan, a de quoi plaire. On remarquera aussi une performance sympathique de Gabriel Macht dans le rôle principal comme un des points forts du film.

158

Doit-on répéter une fois de plus qu'aucun de ces trois films ne peut être comparé à ce qui se fait de mieux au grand écran ? En revanche, ils ne sont pas totalement dépourvus d'intérêt, et on y retrouve même des moments intéressants

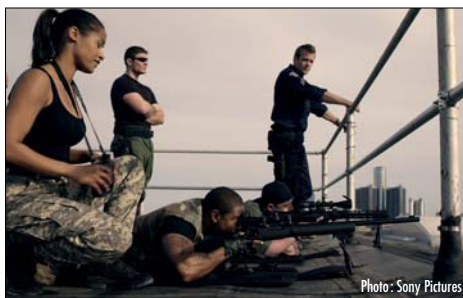


Photo: Sony Pictures

sur le plan de la réalisation et de la cinématographie. La relation extrêmement ténue entre l'original et la suite n'est pas forcément une mauvaise chose, surtout si elle permet au scénario d'aborder une prémisse familière avec un angle neuf.

Alors que les circuits de distribution cinématographique contournent de plus en plus le grand écran pour passer par une variété de points de vente physiques ou numériques, on sent qu'il y a un vent d'expérimentation dans l'air. Il n'est plus hérétique d'imaginer un futur proche où les films seraient montrés en salle

comme des divertissements de luxe, mais où l'essentiel des recettes proviendrait d'autres canaux de distribution, dont les clubs vidéo restants ne seraient qu'une des nombreuses alternatives. La fin de la dominance de Blockbuster accélérera le processus : d'ici 2016, il est raisonnable de penser que la distribution numérique légitime via Internet sera la façon de consommer les films pour la majorité du public. Bien inconscient est le critique qui ose penser que le clivage de qualité traditionnel entre le cinéma et le club vidéo survivra à ce développement.

Bientôt à l'écran

À contempler l'horaire des parutions estivales, il est évident qu'il faudra attendre la rentrée scolaire avant que le film à suspense ne refasse son apparition au grand écran. L'été 2011 s'annonce bien mince : à peine deux comédies aux relents criminels promettent un peu de noirceur en plein soleil. Dans **Horribles Bosses**, trois



cols blancs complotent contre leurs détestables supérieurs, alors que dans **30 Minutes or Less**, un humble livreur de pizza se voit contraint d'obéir à deux voleurs armés. Plus tard au calendrier, un duel s'annonce entre les tueuses professionnelles qui tiennent la vedette

dans **Haywire** et **Colombiana**. Peut-être profitera-t-on du répit pour rattraper les films que l'on aura manqués...

En attendant les températures moins chaudes et les films plus sombres, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



ENCORE DANS LA MIRE

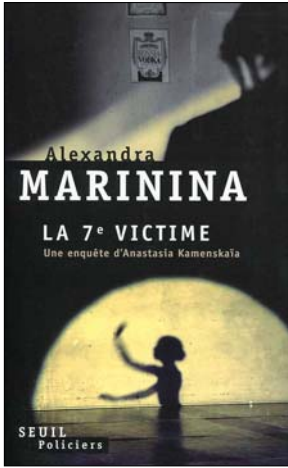
de
André Jacques, Martine Latulippe,
Simon Roy et Norbert Spehner

Scènes sanglantes de la vie moscovite

Le titre déjà annonce les crimes en série. Il renvoie aussi au film *Seven* du scénariste Andrew Kevin Walker auquel le récit fait d'ailleurs allusion.

L'auteure, Alexandra Marinina, est née en 1957 à Lvov en Ukraine. Après des études en droit et en criminologie, elle fait une brillante carrière dans la police criminelle de Moscou d'où elle se retirera avec le grade de lieutenant-colonel. Elle connaît donc le métier. En 1993, forte de cette formation sur le terrain, elle publie un premier roman policier mettant en scène son personnage récurrent : la policière Anastassia Kamenskaïa. Suivront une trentaine de polars traduits en vingt langues et tirés à plus de trente-cinq millions d'exemplaires. Elle est ainsi devenue la très prolifique reine du crime russe. *La 7^e victime* est son dixième roman traduit en français.

Au tout début du roman, l'inspectrice Anastassia Kamenskaïa et son amie la juge d'instruction Tatiana Obratsova participent toutes deux à un direct à la télé au cours duquel des spectateurs en duplex peuvent leur poser des questions. Tout à coup, dans la foule, surgit une pancarte brandie par un adolescent, une pancarte où l'on peut lire : « Puisque tu es si intelligente, devine où tu vas rencontrer la mort ». La milice arrête aussitôt le jeune homme qui avoue avoir reçu cent dollars d'une dame débraillée pour agiter la pancarte. Peu de temps après, on retrouve le cadavre de la dame en question. Elle porte des vêtements neufs et, dans une boîte à côté du corps, il y a trois billets de cent dollars. Une fortune pour le Russe moyen. La femme est une ancienne danseuse de ballet qui noyait sa déchéance dans l'alcool. Le vrai criminel est donc une troisième personne qui, par-



derrière, tire les ficelles de cette macabre plaisanterie.

Mais qui est-il ? Et laquelle des deux policières de l'émission menaçait-il ? Puis les meurtres s'enchaînent : d'abord, un clochard malade vêtu lui aussi de vêtements neufs et qui a en poche les trois cents dollars pour ses funérailles, puis un ancien policier qui a démissionné de son poste pour se lancer en affaires et qui a tout perdu, d'autres... Chaque fois, à côté des cadavres, la police trouve un poisson de céramique avalant une poupée de plastique miniature. Que signifie ce rituel ? D'où vient ce symbole ? Et qui sera la prochaine victime ?

Voilà donc une intrigue bien menée, aux rouages complexes et tortueux. Une enquête semée de fausses pistes. D'ailleurs le récit d'Alexandra Marinina est structuré en montage parallèle : de courtes scènes, d'à peine quelques pages, où l'on passe d'un protagoniste à l'autre, incluant le meurtrier et les victimes. Ce qui donne une vision morcelée de l'histoire, comme un miroir que l'on aurait cassé en mille mor-

ceaux. Ou plus simplement comme un casse-tête dont on tente d'assembler les pièces.

Une fois la difficulté des noms russes surmontée, et on en vient à bout avec l'aide de cette note des traducteurs placée en préface, une fois donc cette difficulté passée, on plonge dans un intéressant roman de procédure policière. Avec une intrigue un peu tarabiscotée et tirée par les cheveux, mais qui, de fausse piste en fausse piste, tient le lecteur en haleine jusqu'à la fin.

Autre curiosité : l'enquête est menée par un corps policier qui nous est peu familier : la milice de Moscou des années qui ont suivi l'éclatement de l'URSS. Dans *La 7e victime*, on découvre aussi la vie moscovite vue de l'intérieur : les logements exigus, les problèmes d'argent, la cellule familiale, une certaine pauvreté...

Mais l'un des aspects qui étonnera le lecteur nord-américain dans *La 7e victime* est sans doute la profondeur philosophique du roman. Les amateurs de littérature russe savent que, chez les auteurs de ce pays, la philosophie affleure toujours sous le récit. C'est un des traits de l'âme russe. Alexandra Marinina reste fidèle à la tradition et elle entraîne son lecteur dans les méandres des grandes questions existentielles : la vie, la mort, les mille et une décrépitudes du corps, l'honneur, la famille... De quoi alimenter de profondes réflexions. (AJ)

La 7e victime

Alexandra Marinina

Paris, Seuil (Policiers), 2011, 489 pages.



Le temps, ce délicieux menteur

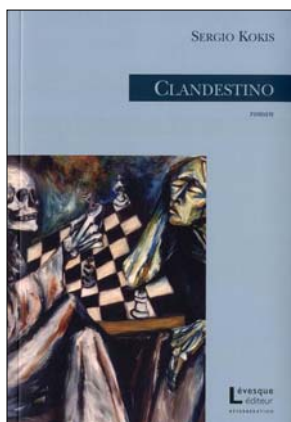
Tomàs Sorge en est à purger quelque part dans le sud de l'Argentine les derniers mois d'une longue peine de six ans. Jadis une institution carcérale, le bagne d'Ushuaia, surnommé la Sibérie du sud, accueille des prisonniers politiques qui font souvent les frais du recours arbitraire à la maltraitance, voire à la torture. Pendant sa condamnation aux travaux forcés, Tomàs se nourrit de l'espoir de se venger de l'homme qui a provoqué sa chute, l'infâme Victorino Marquez. Si la vengeance est un plat qui se mange froid, six ans de réclusion forcée est une durée suffisante pour refroidir toute assiette. Ainsi commence *Clandestino*, roman remarquable sur la trahison et les curieux revers du destin.

Sergio Kokis a le génie de rendre fascinants des éléments aussi peu séduisants que la lenteur, la patience, le temps qui s'écoule au compte-gouttes dans un milieu carcéral où les gardiens ne sont pas moins prisonniers que les détenus, compte tenu de leur confinement prolongé dans ce lieu isolé de tout. Kokis y arrive grâce à une plongée éclairante pour la suite de l'histoire dans l'intimité de son personnage de Tomàs, qui puise sa force intérieure dans le souvenir de ses lectures passées, mais surtout dans la satisfaction intellectuelle intense que lui procure le jeu d'échecs. Littérature et parties célèbres des grands maîtres de l'échiquier préservent ainsi sa fierté, sa dignité, et lui permettent de lutter autant que faire se peut contre l'abrutissement qui guette n'importe quel bagnard endurci.

Le roman met en relief la richesse intérieure de Tomàs, qui se façonne une vision du monde extérieur (le conflit des

Falkland) à partir de simples bribes de conversation entre gardiens, entendues çà et là. *Clandestino* ne raconte pas qu'une histoire de vengeance bien imaginée, il est avant tout un travail sur la mémoire, sur le souvenir, sur la transformation de ceux-ci. *Clandestino* montre comment on se crée des vies parallèles, des destins fantasmés auxquels on finit par croire et par conséquent comment ces perceptions biaisées sur nous-mêmes finissent par influencer, au point de la modifier radicalement, notre propre vie réelle. L'isolement de Tomàs à Ushuaia provoque à la longue l'effritement de son souvenir de la réalité, qui s'effiloche en lambeaux, laissant alors s'installer le rêve. Douce et lente dissolution du moi.

Non seulement un conteur doué dans la plus pure tradition des aventures du roman picaresque, Kokis rappelle aussi le meilleur de Paul Auster dans la fluidité de la narration et dans l'exploitation de la thématique de l'identité et des coïncidences. L'auteur montréalais entraîne son personnage dans cet état de déréliction quand celui-ci se voit confier par l'armée une mystérieuse mission



dont la véritable nature tarde à se faire connaître, et pour laquelle mission il devra adopter une nouvelle identité, celle de José Capa, et renoncer à la sienne propre : Tomàs Sorge est désormais sur papier officiellement mort et enterré dans une fosse commune grâce aux bons soins de l'omnipotente armée argentine.

Ce nouvel art du maquillage identitaire le forcera à se construire un passé, une vie crédibles pour que son imposture ne soit pas démasquée. Cette nouvelle quête d'identité teintée fortement de duplicité ouvre sur des perspectives fabuleuses, lui permettant de se dessiner une personnalité nouvelle, à la mesure de ses rêves.

Comme dans plusieurs autres des œuvres majeures de l'écrivain d'origine brésilienne, *Clandestino* débusque nuances et demi-teintes grâce à une écriture classique, fine, précise, écriture toujours au service du témoignage des basses actions criminelles d'un personnage que la description détaillée nous a amenés à apprécier. Lire Kokis, c'est se donner le privilège de la découverte d'âmes sombres aux motifs nébuleux et complexes, comme ceux que dépeignaient les immenses romanciers russes du XIX^e siècle, qui excellaient dans cet art subtil et éloquent de la mise au jour de la psychologie réaliste de l'homme.

En raison de sa structure libre qui confirme sa parenté avec la construction du roman picaresque espagnol, une lecture superficielle de *Clandestino* peut amener à penser que l'intention initiale était plutôt flottante ou mal définie, que l'action se développerait au gré des rencontres du personnage principal. Or, voilà au contraire une œuvre achevée et réfléchie, calculée même dans ses passages les plus anodins. Loin de la facilité de l'arbi-

traire, *Clandestino* peut être lu comme une métaphore d'une savante partie d'échecs, où le simple pion promu au rang de cavalier n'a pas perdu espoir, après cent déplacements non innocents, de faire tomber du haut de sa superbe arrogance l'abject roi. (SR)

Clandestino

Sergio Kokis

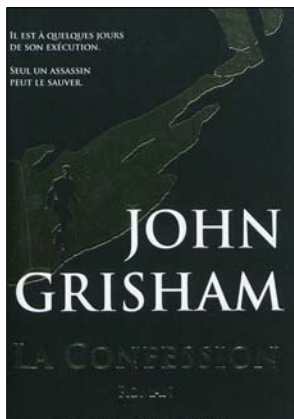
Montréal, Lévesque (Réverbération), 2011, 256 pages.



Confession fatale

En 1933, Erle Stanley Gardner a popularisé le thriller judiciaire avec l'avocat Perry Mason, héros de dizaines de romans et magistralement incarné à la télévision par Raymond Burr (trois cents épisodes et une vingtaine de téléfilms). À la fin des années quatre-vingt, Scott Turow (*Présumé innocent*, 1987) et John Grisham (*La Firme*, 1991) redonnent une nouvelle vie à ce sous-genre très apprécié des amateurs d'histoires judiciaires complexes, dont l'essentiel de l'action se passe entre les quatre murs des palais de justice. Avec plus de soixante millions d'exemplaires de ses livres vendus à travers le monde, Grisham est le maître incontesté du *court room novel*. Il le prouve, une fois de plus, avec *La Confession*, une histoire complexe qui est aussi un plaidoyer impitoyable pour l'abolition de la peine de mort.

Le thème n'est pourtant pas original : condamné à mort pour un crime qu'il n'a pas commis, un jeune Noir américain n'a plus que quelques jours à vivre quand, à six cents kilomètres de là, un individu se présente chez un pasteur pour avouer le



crime. Commence alors une terrible course contre la montre pour tenter d'arracher un innocent aux griffes du système judiciaire texan handicapé par le racisme, l'incompétence, la corruption politique et la violence.

En général, ce type de récit se transforme en roman à suspense, l'auteur mettant de la pression sur le lecteur, en augmentant la tension dramatique et en multipliant les rebondissements, jusqu'au dénouement, souvent spectaculaire ! Ça n'est pas vraiment l'approche de Grisham qui ne recherche pas le sensationnel mais favorise plutôt une certaine forme de réalisme débouchant sur une démonstration. Il en résulte un récit assez long, dense, qui évoque toute l'affaire, depuis le meurtre initial jusqu'au dénouement, en passant par les interrogatoires avec des aveux extorqués par des policiers racistes, et un procès lamentable qui est une pure mascarade. Ça fourmille de détails juridiques alors même que se joue le destin d'un condamné dont la vie ou la mort dépend d'un multirécidiviste atteint d'une tumeur cérébrale qui affirme vouloir épargner un innocent.

Mais l'appareil judiciaire se méfie des révélations de dernière minute (huit ans se sont écoulés depuis le meurtre qui a tout déclenché). Juges et procureurs en ont vu d'autres. Et pour le gouverneur du Texas, la mise à mort d'un Noir tueur d'une jeune Blanche est un événement susceptible de rapporter des votes. Dès lors, quelles sont les chances de Donté Drumm pour que l'on reconnaisse enfin son innocence ? Son avocat, un as du barreau, fonceur et têtu, et le prêtre qui a reçu la confession du véritable meurtrier, vont se démener comme de beaux diables pour arracher le jeune homme aux griffes de la justice de l'État. Mais vont-ils réussir ? Grisham est impitoyable pour les énormes carences du système judiciaire texan et américain.

Une lecture prenante et instructive, mais qui demande un réel engagement et une certaine dose de patience du lecteur désireux de suivre l'auteur dans le labyrinthe inextricable du système judiciaire texan, véritable machine à broyer les corps et les âmes, même ceux des innocents ! (NS)

La Confession

John Grisham

Paris, Robert Laffont, 2011, 494 pages.



Quand Harry Bosch se prend pour Rambo

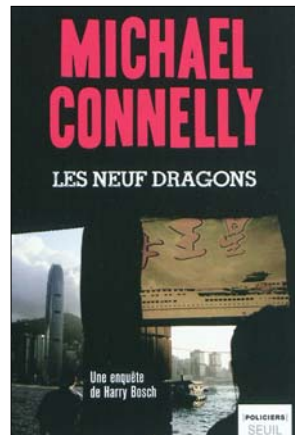
Les Neuf dragons de Michael Connelly est le quatorzième roman de la série des enquêtes de Harry Bosch (dans *Le Verdict de plomb*, le personnage principal est son demi-frère Haller). Connelly étant un habile conteur, je l'ai lu d'une traite, non sans un certain agacement, voire une certaine irri-

tation, avec l'impression de plus en plus nette de me taper une poutine plutôt qu'un filet mignon. Un exercice de déconstruction à rebours a confirmé mes craintes, expliqué mon insatisfaction : ce roman est probablement un des pires de la série tant les ficelles sont grosses, les situations invraisemblables, la structure artificielle et le dénouement banal.

Chargé d'enquêter sur une affaire de meurtre dans le quartier chinois, Harry Bosch soupçonne des activités de racket des triades locales. Alors qu'il progresse dans son enquête, Bosch reçoit un coup de téléphone lui demandant de laisser tomber. Quelques heures plus tard, il reçoit une vidéo envoyée depuis Hong Kong : sa fille de treize ans a été kidnappée par les triades. À partir de là, les choses se gâtent pour le lecteur. Transformé en furie vengeresse, Bosch-Rambo retrouve ses instincts de tueur de Viets et de rat de tunnel, prend le premier avion pour Hong Kong et, en moins de vingt-quatre heures, il retrouve sa fille, sème un paquet de cadavres (dans ce récit, la viande froide se débite au kilo), commet une erreur grossière, fatale pour une personne très proche, avant de rentrer sans problème à Los Angeles pour résoudre l'affaire initiale. Le rythme est infernal, l'action soutenue mais le tout est parfaitement invraisemblable et rocambolesque. Par exemple, à partir d'une brève séquence vidéo prise avec un portable (imaginez la qualité de l'image), séquence où apparaissent très brièvement une fenêtre et quelques détails de l'extérieur, Harry Bosch arrive à retracer exactement dans Hong Kong, une ville gigantesque, l'appartement où sa fille est retenue prisonnière, et cela en quelques heures. Toute cette partie de l'histoire

ressemble étrangement au scénario du film *Taken* (2008) avec Liam Neeson.

Mais ce qui m'a le plus irrité dans ce récit cousu de fils blancs (attention : *spoiler*, comme disent les anglais !), c'est de découvrir que les deux affaires n'ont pas vraiment de lien. Par une coïncidence *extraordinaire*, le meurtre initial a lieu dans le quartier chinois (et qui dit chinois, dit triade, *of course*) pendant qu'à Hong Kong d'autres triades s'occupaient de la fille de Harry Bosch (mais, malgré des apparences trompeuses, ça n'a aucun rapport avec l'autre affaire). Les astres de l'horoscope chinois se sont alignés pour que les deux séquences coïncident dans le temps. Le hasard, tarte à la crème des auteurs de thrillers en manque d'inspiration, fait vraiment bien les choses. Quant à Harry Bosch, il se caricature lui-même, tire sur tout ce qui bouge, a un comportement vindicatif, paranoïaque et raciste. Bref, il est assez puant, on a du mal à le reconnaître malgré ses jérémiades (peu convaincantes) de père affligé ! L'inspecteur Alan Banks est nettement plus crédible quand sa fille est enlevée dans *Bad Boy* (Albin Michel).



Bref, il s'agit d'un médiocre produit de consommation à l'américaine, du *fast-food*, plein de bruit, de fureur et de gros câbles narratifs pour lecteurs américains pas trop critiques ! (NS)

Les Neuf dragons

Michael Connelly

Paris, Seuil, (Policiers), 2011, 404 pages.



Meurtres au temps de Staline

Le bloc de l'Est et l'ancienne Union Soviétique étant les adversaires de l'Occident, de nombreux romans d'espionnage ont pris la Russie, au temps de la Guerre Froide, pour cadre narratif. Rien de plus normal... Mais depuis quelques années, ce sont des auteurs de polars (des non-russes) qui ont pris la relève, parmi lesquels on peut nommer Martin Cruz Smith, Tom Rob Smith, Sam Eastland et maintenant William Ryan, dont le premier roman, *Le Royaume des Voleurs*, se passe à Moscou en 1936 à l'aube des grandes purges de Staline.

L'inspecteur Alexei Korolev, chef de la section criminelle de la Milice locale, est chargé d'enquêter sur la mort brutale d'une jeune femme dont le cadavre mutilé a été retrouvé sur l'autel d'une église désaffectée. Quand on découvre que la victime était américaine (et probablement une religieuse), l'affaire prend alors une inquiétante tournure politique. Le NKVD, la très redoutée police politique, s'en mêle et épie les moindres faits et gestes de l'inspecteur qui craint pour sa vie. Pour démêler cette affaire d'État impliquant le vol et le recel d'une précieuse icône, Alexei Korolev doit pénétrer dans le « Royaume des Voleurs », ces individus qui



règnent sur la pègre soviétique, défiant constamment le joug du Parti communiste. Cette société parallèle de trafiquants, de voleurs et d'assassins, a ses propres règles du jeu et un code sacré qui ne tolère aucun compromis : quiconque rompt le pacte est condamné à une mort atroce.

Comme tous les polars à saveur historique, ce roman est un voyage dans le temps, à la fois instructif et divertissant. Ryan dépeint une Union Soviétique en devenir, un pays qui se remet mal du chaos révolutionnaire, une société brutale où prédominent la peur, la faim et l'incertitude. Comme dans toute société totalitaire, la moindre parole mal interprétée peut vous valoir l'exil dans un camp de la mort sibérien ou le peloton d'exécution, après un passage obligé dans les geôles effroyables de la Loubianka, le quartier général de la police secrète. Enquêter dans ces conditions équivaut à un cauchemar...

Pour un premier roman, William Ryan maîtrise parfaitement une histoire d'une grande complexité, riche en détails pittoresques et dont l'intensité dramatique ne

faiblit jamais. Le personnage de Korolev est intéressant, prometteur, mais il manque encore un peu de substance et de nuances. On espère que sa silhouette se précisera par la suite puisqu'il semble bien que ce livre soit le premier d'une série à venir dont le deuxième volet, *The Bloody Meadow*, est attendu en septembre 2011.

Recommandé et à suivre... (NS)

Le Royaume des Voleurs

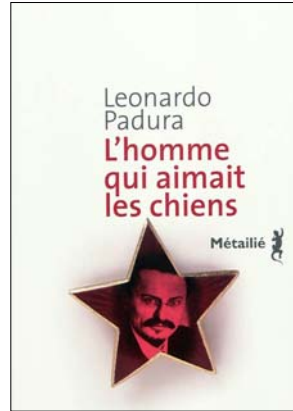
William Ryan

Montréal, Flammarion-Québec, 2011, 366 pages.



Des meurtres, des complots, des crimes, mais pas de polar

Personnellement, quand j'apprends qu'il y a un nouveau Leonardo Padura sur le marché, je me précipite ! *L'Homme qui aimait les chiens* n'a pas fait exception... sauf que, malgré le lot de meurtres que compte ce livre, j'y ai découvert bien plus une biographie déguisée en roman qu'un polar ! Pourquoi en parler dans les pages d'*Alibis*, alors ? Pour que tous les fans finis (j'en suis !) du cycle *Les Quatre Saisons*, de Padura, sachent à quoi s'attendre ! On retrouve bien ici le talent de conteur de Padura, la même écriture élégante et dense, mais nous sommes à des années-lumière du lieutenant Mario Conde, des repas fastes de Josefina, des amitiés viriles, celle du Conde et le Flaco en tête. *L'Homme qui aimait les chiens* est basé sur l'assassinat de Léon Trotski, en août 1940. D'entrée de jeu, le lecteur connaît donc la fin de l'histoire ! Mais le chemin pour nous y conduire ne sera pas banal...



Le récit est construit à partir de trois points de vue principaux : celui de l'exilé Lev Davidovitch Bronstein, mieux connu sous le nom de Trotski, celui de Ramon Mercader, l'assassin, et celui d'Ivan, un écrivain frustré de La Havane qui se retrouvera bien malgré lui impliqué dans cette histoire. Lors du décès de sa conjointe, Ivan plonge dans ses souvenirs et rapporte fidèlement des rencontres ayant eu lieu quatorze ans auparavant avec celui qu'il surnomme « l'homme qui aimait les chiens », un inconnu croisé sur la plage qui se liera avec Ivan et en fera le dépositaire d'une « effroyable histoire de haine, de tromperie et de mort » (page 23). Pourquoi avoir attendu tout ce temps pour raconter l'histoire ? À cause de la peur...

S'ensuit un retour vers le passé où les trois récits croisés racontent l'exil de Trotski, chassé par Staline, puis la formation de Ramon, dit le Soldat 13, véritable machine destinée à tuer Trotski. Comment peut-on en arriver à tant vouloir la mort d'un homme ? Par amour (pour sa mère, pour l'intense militante Africa), par idéologie (même si on s'aperçoit après coup que les dés étaient truqués)...

Padura raconte toujours aussi bien, mais cette fois le ton est beaucoup plus didactique, plus explicatif. La volonté de peindre l'histoire semble plus importante que la trame romanesque, malgré tout l'intérêt que présentent les personnages. Le rythme est lent, le récit précis et détaillé, et on ne peut qu'admirer le style et le travail de Padura, considérant les recherches que ce roman a dû nécessiter. Il ne s'agit toutefois pas d'une lecture facile : le contenu est dense, les réflexions politiques nombreuses, les références historiques multiples. Quand l'histoire commence, on sait bien qu'il n'y a aucun moyen d'y échapper, que Trotski sera assassiné, mais Padura nous entraîne vers cette fin à son propre rythme, progressivement, là où on savait devoir aller, peignant soigneusement une tranche peu reluisante de l'histoire (sous le règne de la peur de Staline, il y a eu plus de vingt millions de morts...), navigant entre cynisme, désillusion et désenchantement, réussissant à dessiner des portraits si touchants des personnages qu'il change notre vision des choses, qu'on en arrive à éprouver une certaine compassion tant pour Trotski que pour son assassin. Bref, une lecture aussi exigeante qu'intéressante, qui nous fait découvrir d'autres facettes du talent de Leonardo Padura. (ML)

L'Homme qui aimait les chiens

Leonardo Padura

Paris, Métailié (Bibliothèque hispano-américaine), 2011, 671 pages.



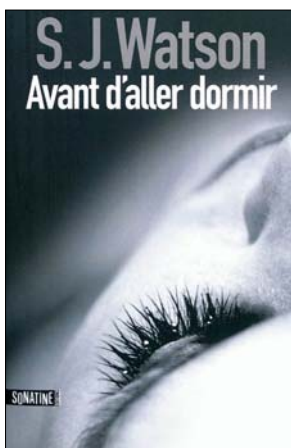
Amnésie partielle

« Je n'avais encore jamais vu ça : des heures après avoir fini ce livre, j'avais encore les nerfs à vif. » (Dennis Lehane)

À franchement parler, je suis de plus en plus allergique à ce genre de connerie promotionnelle. Il suffit que je lise ce genre d'énormité sous la plume d'un « grand » du polar pour que ma méfiance naturelle prenne le dessus et que je me cabre, car de plus en plus, on se fait avoir avec ce type d'enfouissement commercial ! Bref, j'ai abordé *Avant d'aller dormir*, le premier thriller de S. J. Watson, avec réticence et suspicion. Et je n'avais pas tout à fait tort...

Qu'est-ce qu'un bon suspense ? C'est une technique littéraire ou cinématographique qui consiste à créer une attente, attente qui devient tension, qui joue avec vos nerfs, vous fait tourner les pages et ronger les ongles. Le récit à suspense, aussi appelé roman de la victime, met en évidence un personnage traqué, prisonnier d'une situation potentiellement dangereuse et qui cherche désespérément à s'en sortir.

Christine, le personnage central, souffre d'amnésie (le cliché suprême de ce sous-genre). Chaque matin, elle se réveille en croyant être une jeune étudiante célibataire avec la vie devant elle, avant de découvrir à sa grande surprise qu'elle a quarante-sept ans et qu'elle est mariée depuis plus de vingt ans. À l'insu de son mari Ben, elle consulte Ed Nash, un neuropsychologue qui lui recommande d'écrire un journal intime pour tenter de fixer quelques souvenirs, l'aider à se remémorer son quotidien et rassembler peu à peu les fils de son existence. L'affaire se complique quand elle commence à constater des incohérences entre son journal, ce que lui racontent Ben et Nash, et ses rares souvenirs.



À vrai dire (peut-être suis-je blasé...), ce livre « qu'on ne peut véritablement pas lâcher ! » (l'éditeur *dixit*) ne m'a pas emballé outre mesure et je crois que son défaut principal en est sa longueur. Le suspense est dilué dans des séquences languettes et répétitives et, exception faite des dernières pages, je n'ai jamais vraiment ressenti cette tension, cette excitation un peu angoissante des neurones que génère un vrai thriller.

À aucun moment du récit je n'ai senti que ladite Christine était en danger, même si les agissements de son entourage nous semblent vite suspects. Le vrai suspense exige une certaine concision, or ce roman a une centaine de pages de trop, une obésité qui est malheureusement le lot de nombre de thrillers contemporains. De plus, je ne comprends pas trop que l'on puisse louer à ce point une histoire convenue dont la thématique de base (la victime amnésique qui tente de retrouver son identité) est une formule qui n'a strictement rien d'original, avec un dénouement plutôt prévisible, d'une banalité extrême. Bref, je n'ai pas vraiment été convaincu...

Et qu'on se le dise ! : il est inutile de chercher à nous influencer à grands coups d'appréciations bidons, en faisant « mentir » quelques vedettes du polar pour mousser la marchandise. C'est même contre-productif : quand le livre ne répond pas à nos attentes, on finit par haïr ces hérauts de la déception dont on se demande parfois s'ils ne sont pas payés pour leurs fichus boniments ! Que l'on mette des extraits de critiques, pourquoi pas, mais des appréciations mielleuses de confrères de classe, que nenni ! Quand un super-ego du polar contemporain encense un confrère en disant « Il est le meilleur d'entre nous ! », il se met au niveau des politiciens et ça me fait doucement ricaner. (NS)

Avant d'aller dormir

S. J. Watson

Paris, Sonatine, 2011, 410 pages.



Les plumes de ma tante Gazan

Comment font-ils dans les royaumes du polar nordique pour faire cohabiter toutes ces reines du crime ? Ils nous en présentent pratiquement une tous les mois ! Des Suédoises, des Norvégiennes, des Finlandaises, etc. La dernière en date vient du Danemark et elle s'appelle Sissel-Jo Gazan. Écrivain et biologiste, elle est également journaliste culture au magazine *Femina*. *Les Plumes du dinosaure* est son premier roman. Il a été traduit dans quinze pays, a remporté le prix du meilleur roman danois en 2010 ainsi que le prix du meilleur polar de la décennie (bigre !) décerné par les trente mille adhérents du Crime Book Club qui (mauvaise langue, mauvaise langue) doit

sûrement être composé principalement de *lectrices*. Pourquoi cette supposition aux relents machistes (et totalement gratuite, je l'avoue...)?

Parce que ce roman est un récit pour *matantes* et cela à cause des (trop) nombreux passages où il est question de la vie domestique, familiale et personnelle d'Anna Bella, une jeune maman et chercheuse qui élève seule sa fille, la petite Lily. Problèmes de gardiennage, conflits avec les parents, secrets de famille et vie sentimentale en dent de scie remplissent bien des pages pour étouffer quelque peu l'aspect polar qui lui, est à la fois insolite et intéressant: un double meurtre dans le monde académique, dont Lars Helland, directeur de thèse d'Anna (il a été tué d'une manière à la fois originale et horrible), et Johannes, un ami et confident d'Anna qui a eu le crâne défoncé.

Ces meurtres pourraient être reliés à une querelle scientifique impliquant les théories du chercheur canadien Clive Freeman. Malgré la découverte de nombreux squelettes de dinosaures à plumes, il se refuse à admettre que les oiseaux descendent des dinosaures.

Sa thèse est remise en cause par Anna, qui a l'appui de Lars Lelland, vieil adversaire de Freeman, et de Erik Tybjerg, un professeur au comportement plutôt étrange. Tout ce beau monde se retrouve dans la mire du commissaire Soren Marhaug, le *flic le plus chiant au monde* (Anna *dixit*), qui tombe amoureux de la belle Anna.

Oubliez le suspense! Le rythme est lent et très irrégulier. Les rares moments un peu palpitants sont clairsemés entre deux passages nettement plus soporifiques, des scènes domestiques envahissantes alternent avec des séquences d'enquête policière qui font quelque peu avancer l'action, et avec de longs passages à saveur scientifique où les personnages débattent de théories de pointe sur l'évolution, les oiseaux, les dinosaures et toutes ces sortes de choses complexes et pas toujours compréhensibles!

Bref, tout cela donne une sorte d'ovni pas vraiment inintéressant mais qui est aux antipodes du thriller. Il faut beaucoup de patience et un minimum d'intérêt pour les sciences pour apprécier ce livre atteint du mal du siècle: l'obésité narrative (une expression très *féminine*!). (NS)

Les Plumes du dinosaure

Sissel-Jo Gazan

Paris, Le Serpent à plumes (Serpent noir), 2011, 528 pages.



Sous la loupe: des polars adultes et des polars jeunesse

Docteur en philosophie et lettres de l'université catholique de Louvain où il est professeur au département de communication, Marc Lits est l'auteur de plusieurs ouvrages et articles



sur le roman policier. *Le Genre policier dans tous ses états: d'Arsène Lupin à Navarro* reprend une série d'articles publiés depuis une vingtaine d'années. Ces articles ont été remaniés et actualisés pour proposer un état des transformations du genre depuis cent cinquante ans et montrer ses innombrables avatars à travers les formes et les supports de la culture médiatique.

Avec un titre pareil, on s'attendrait à un survol plus pointu du polar en général, or dans cet ouvrage il n'est à peu près pas question du polar *contemporain* et de ses tendances actuelles: thriller américain, polars nordiques, thématiques nouvelles, etc.

Après une première partie très théorique où Lits examine les limites du genre (encore là en puisant ses exemples presque uniquement dans des polars très *classiques*), l'auteur nous propose une série de chapitres sur des figures fondatrices comme Simenon, Véry, Steeman ou Malet et des héros emblématiques comme Arsène Lupin ou Nestor Burma, avec un détour original par le polar rwandais (une découverte, en ce qui me concerne).

Un dernier chapitre aborde les feuilletons policiers et les *reality show* judiciaires. Si le polar européen traditionnel et la réflexion théorique sur le genre font partie de vos centres d'intérêt, ce livre, accessible et fort intéressant par ailleurs, est pour vous. Si, par contre, vous ne jurez que par Michael Connelly, James Lee Burke, Stieg Larsson, Henning Mankell, Ian Rankin et cie, vous risquez d'être déçus. Pour spécialistes...

Des polars jeunesse? Vraiment? Des histoires de meurtre pour enfants? Eh bien oui... Aussi surprenant, voire paradoxal, que cela paraisse, il existe une abondante littérature policière pour jeunes. Rien qu'au Québec, il se publie bon an mal an autant, sinon plus, de polars pour jeunes que pour adultes. Et le genre fleurit partout dans le monde.

Avec *Histoire du polar jeunesse: Romans et bandes dessinées*, Raymond Perrin, un historien des livres et des journaux pour la jeunesse, remplit un vide béant en proposant enfin une histoire du roman policier pour la jeunesse, en rendant compte avec précision de l'évolution, de la grande richesse et de la



variété d'un genre finalement admis dans sa diversité et sa légitimité.

Bien entendu, ce panorama concerne uniquement l'édition française, mais tient compte des ouvrages traduits comme par exemple les aventures de Biggles, ou les œuvres d'Enid Blyton et cie. Un ouvrage de référence essentiel qui privilégie l'approche chronologique, donne le détail des collections et fourmille de détails pertinents, de pistes de lectures, le tout dans une langue claire et accessible. Chaudement recommandé. (NS)

Le Genre policier dans tous ses états: d'Arsène Lupin à Navarro

Marc Lits

Limoges, P. U. de Limoges (Médiatextes), 2011, 196 pages.

Histoire du polar jeunesse: Romans et bandes dessinées

Raymond Perrin

Paris, L'Harmattan, 2011, 252 pages.



L'affaire Dreyfus

Une douzaine de hauts gradés de l'armée allemande pendus à un croc de boucher par des SS. Les hommes de confiance de Himmler se sont servis de cordes à piano comme lacets étrangleurs pour supprimer les principaux responsables du complot fomenté pour éliminer Hitler le 20 juillet 1944. À l'échec de l'opération Walkyrie a succédé une répression exemplaire.

Aborder un roman de Shane Stevens est en soi un honneur stimulant. À tout ce qui a été écrit de favorable en marge de la parution en français d'*Au-delà du mal* il y a deux ans, il faudra désormais ajouter nos éloges à propos du roman policier le plus français

à avoir été composé par un Américain, *L'Heure des loups*. Non seulement Stevens propose-t-il une œuvre fondamentalement française, à la nuance près qu'elle ne fut pas écrite dans cette langue, mais il fait la démonstration d'une connaissance tout à fait crédible du système policier et des rouages de l'administration parisiens. À elle seule, l'érudition impressionne. Écrit en 1985 (la traduction de *The Anvil Chorus*, titre originel, s'est fait attendre), ce roman complexe et dense échappe aux limites du résumé réducteur tant il expose une ambitieuse projection du destin possible de certains nazis après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

À cause de ce qui s'est passé le 6 avril 1975, la vie de l'inspecteur César Dreyfus, du Quai des Orfèvres, sera bouleversée à jamais. Dieter Bock, ancien commandant SS, est retrouvé étranglé par une corde à piano dans son appartement parisien. Du moins est-ce ce que l'on veut bien laisser croire... L'exécution (un meurtre maquillé en suicide) s'est faite entre quatre et cinq heures du matin, pendant ce qu'il est convenu d'appeler l'heure du loup, heure blafarde où la chasse aux anciens criminels de guerre nazis commence. N'ayant pas de piste tangible à laquelle se raccrocher, César Dreyfus devra fouiller dans le passé de Dieter Bock.

Déjà à ce stade précoce, un roman de détection classique digne des modèles les plus convaincants du polar procédural, *L'Heure des loups* stupéfie par sa capacité à donner une profondeur, une consistance rares chez son personnage principal, César Dreyfus, lui qui, enfant, a perdu en 1942 ses parents juifs déportés vers les camps de concentration. Or, comment le responsable d'une enquête impliquant un ancien SS peut-il

alors garder son jugement et son sens analytique ? Est-il légitime et éthique de se servir du prétexte d'une telle enquête policière pour venger ses parents, non seulement en obtenant réparation, mais en la provoquant soi-même ? Difficile de ne pas ressentir un effet cathartique à la lecture de cette histoire réparatrice de l'orphelin Juif chassant sa proie nazie.

L'affaire Dieter Bock se démarque par sa subtilité et son intelligence par moments paranoïaque tant toutes les suppositions s'enchevêtrent, se contredisent et se complètent pour brosser un tableau magistral à l'échafaudage complexe, qui ne peut poursuivre son développement que dans la trame sinueuse d'un complot politique. Maniaque dans le souci du détail, ce roman met sur la table tous les possibles non aboutis de l'œuvre, ce qui, en soi, pourrait donner une sorte d'architecture de roman résiduel tout aussi valable et stimulant que le résultat final.

En plongeant dans cette chasse aux SS trente ans plus tard, l'inspecteur César Dreyfus met en relief les contours nébuleux de la collaboration française au régime nazi. Plus l'inspecteur fourre son nez là où il ne le devrait pas aux yeux de certains, plus il se positionne clairement en cible à atteindre : lever le voile sur les mystères du passé peut s'avérer une mission risquée, à plus forte raison quand on met au jour d'occultes magouilles économiques de nazis influents.

Les nombreux lecteurs captivés par *Au-delà du mal*, roman qui a assuré la réputation de Shane Stevens en tant qu'écrivain majeur auprès du lectorat francophone, retrouveront ici encore le même degré élevé de précision réaliste. Pour les lecteurs rompus aux procédés ingénieux de l'Américain, la lecture



de *L'Heure des loups* représente un intérêt manifeste, ne serait-ce que pour tous les liens que l'on peut établir entre les deux œuvres, comme si l'une était l'écho politique de l'autre.

Dans les deux cas, on peut considérer qu'il s'agit certainement des romans comptant parmi les plus profonds à avoir été écrits sur la genèse d'un monstre assassin, que ce soit à l'échelle d'un individu ou d'une nation. Voici *L'Heure des loups*, un roman âpre, sans compromis, minutieux dans le témoignage de la cruauté démentielle des nazis, ultimes meurtriers de masse du XX^e siècle.

Des œuvres aussi exigeantes, maîtrisées et riches en ramifications souterraines, on en prendrait certainement quelques-unes par année.

Aussi bizarre que cela puisse paraître, le plus pertinent polar paru en français en 2011 pourrait bien avoir été écrit il y a un quart de siècle. (SR)

L'Heure des loups

Shane Stevens

Paris, Sonatine, 2011, 524 pages.



John Wayne Cleaver

À l'école secondaire de Clayton, quand on demande aux élèves dans le cours d'histoire de rédiger une dissertation sur un personnage important, John choisit de plancher sur le cas du tueur en série Dennis Rader, alias le BTK strangler. L'année précédente, sa curiosité déviante s'était portée sur Jeffrey Dahmer, aussi appelé le cannibale de Milwaukee...

Adolescent diagnostiqué sociopathe par son psy, John Wayne Cleaver (voilà un nom peu banal) éprouve une fascination inquiétante pour le mal ainsi que pour la mort. En raison du fait qu'il porte le nom d'un célèbre tueur en série (John Wayne Gacy, alias Pogo the clown, avait enterré trente-trois jeunes hommes dans la galerie creusée sous sa maison en banlieue de Chicago) doublé d'un patronyme signifiant *couperet*, le jeune de quinze ans sent qu'il est prédestiné à devenir inévitablement un tueur en série. Au fond, John aimerait être pareil aux autres, capable d'épanchement émotionnel. Ou plutôt, nuance importante, il aimerait qu'on le *perçoive* comme un garçon normal.

Car John n'est pas de ceux qui se bercent d'illusions : il est conscient qu'une force indomptable le condamne à vivre à l'écart des autres et à mépriser leurs lâches comportements consensuels. Or les astres semblent s'aligner pour lui car depuis quelque temps, un tueur en série sème la panique dans la communauté habituellement tranquille qu'il habite.

Je ne suis pas un serial killer, tome inaugural d'une trilogie annoncée, est le tout premier roman de l'Américain Dan Wells,

dans lequel on suit les déchirements internes d'un jeune sensible à tout ce mal enfoui en lui, comme si le monstre tapi au fond de son être cherchait à sortir de cette période de latence (ce Mister Monster symbolisant la partie la plus ténébreuse de John), pour enfin abattre le mur qui l'empêche de s'affirmer violemment et ainsi donner libre cours à ses pulsions assassines.

« Pareilles à des vers sur une charogne, de sombres pensées grouillaient en moi, j'avais le plus grand mal à les étouffer. », avouera-t-il lucidement.

Quand il ne lit pas des études sur les tueurs en série dont il absorbe goulûment les informations, John travaille pour le compte de sa mère et de sa tante dans un funérarium, où il participe consciencieusement au rituel presque artistique de la préparation des morts pour l'embaumement. Or il ne se prive pas du coup de son statut privilégié d'apprenti à la morgue pour examiner l'état des cadavres qu'on y apporte, mutilés sauvagement, et s'adonner à des spéculations, à des analyses tout à fait plausibles de la



démarche du *Tueur de Clayton* et de l'établissement de son profil psychologique. Il faut lui concéder qu'il en connaît un rayon en la matière. L'expertise du jeune Cleaver sur les pires tueurs de la société américaine dérange tant elle impressionne.

Je ne suis pas un serial killer épuise les stéréotypes d'un genre littéraire largement codifié, mais pour mieux en faire tomber les barrières. En analysant finement la démarche du suspect et ses motifs, Wells concocte le scénario criminel en même temps qu'il en expose le fonctionnement, comme s'il démontrait pédagogiquement une mécanique sous nos yeux. Là réside le plus grand intérêt de ce roman au demeurant inégal.

L'auteur excelle dans la première moitié du texte dans cette présentation captivante de son personnage marginal, lui qui s'intéresse aux tueurs en série depuis l'âge précoce de huit ans. C'est grâce à cette recherche de cohérence interne de ce personnage singulier, déphasé, qui vit un décalage profond avec la réalité des jeunes de son âge (et de tout individu sain d'esprit, à tout prendre) que l'on consent de bonne foi à poursuivre cette lecture déroutante : en effet, vers le milieu du récit, Wells emprunte les voies du surnaturel pour développer une intrigue qui dévie du canevas conventionnel de la traque du *serial killer* pour nous entraîner, et ce littéralement, dans une invraisemblable chasse au démon (un certain Mr Crowley aux allures de loup-garou) qui atténue le degré d'adhésion provoqué par la lecture des cent si fascinantes premières pages.

Une résistance, une méfiance s'installent à l'égard de ce roman à deux tonalités, à moins bien sûr que l'on ne choisisse d'y voir

une interprétation métaphorique du tueur en série, souvent dépeint comme un prédateur cédant à ses pulsions incontrôlables, chassant pour assouvir ce besoin vital de massacrer quelque proie vulnérable. (SR)

Je ne suis pas un serial killer

Dan Wells

Paris, Sonatine, 2011, 270 pages.



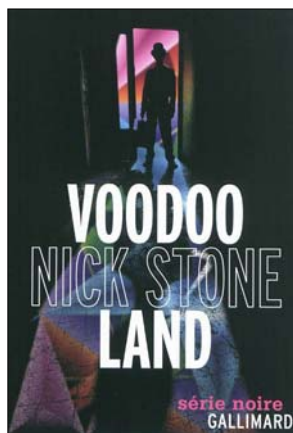
Attention : chef-d'œuvre !

Quand j'ai reçu *Tonton Clarinette* (Série noire) de Nick Stone (un parfait inconnu, à l'époque !) en 2008, je l'avais d'abord glissé dans ma pile des « Pas envie de lire ça ! » à cause de la couverture hideuse et du titre bizarre. Le hasard faisant parfois bien les choses, je l'ai lu quand même pour constater que j'avais en main un authentique chef-d'œuvre du roman noir, une œuvre puissante, avec une histoire solide, des descriptions d'une violence extrême et des personnages costauds. Le diable d'homme récidive avec *Voodoo Land* où Nick Stone reprend son personnage de Max Mingus.

L'action se situe *avant* les événements de *Tonton Clarinette* et se passe à Miami, en 1981, une ville devenue le terrain de jeux des apprentis sorciers de la coke colombiens, cubains et haïtiens. Max Mingus est flic, un ripou de première qui a du sang sur les mains, un spécialiste des interrogatoires musclés et des exécutions sommaires. Il fait équipe avec Joe Liston, un flic scrupuleux et honnête qui, contrairement à son acolyte, fonctionne selon les règles. La découverte d'un cadavre dont l'estomac renferme une potion à la sauce magie noire va les précipiter dans une affaire cauchemardesque.

Ils partent en chasse contre un adversaire redoutable, un certain Salomon Boukman, véritable mythe au sein de la communauté haïtienne. Boukman, c'est l'homme de l'ombre que personne ne connaît vraiment, sauf sa complice Eva, une diseuse de bonne aventure dotée d'étranges pouvoirs de voyance et qui sait fabriquer de « vrais » zombies meurtriers. Ce que Max et Joe ignorent, c'est que leur patron et mentor, Eldon Burns, est de mèche avec Boukman, ce qui fait que ce dernier a toujours une longueur d'avance sur ses poursuivants.

La formule est convenue, mais les âmes sensibles feraient bien de s'abstenir. Tout comme dans le roman précédent, il y a des scènes d'une violence extrême, d'un sadisme effrayant, avec en toile de fond une ville de Miami qui est très loin de la carte postale des circuits touristiques. Tout se passe dans un climat de corruption et de violence alors que les barons de la drogue bâtissent leur empire à coup de fusils à pompe. Dans ce roman d'une noirceur totale, les personnages sont particulièrement bien esquissés, notamment le duo Mingus/Liston, en proie à de terribles problèmes de conscience et que les circonstances obligent à agir en solo, à l'insu de leurs supérieurs. Max Mingus va finir par chercher une forme de rédemption, alors que Joe Liston est déchiré entre ses principes et son amitié indéfectible pour Max.



La narration est brillante et, malgré ses 592 pages, le lecteur a du mal à interrompre ce récit âpre et corsé, plein de bruit et de fureur, sur lequel plane l'ombre menaçante du vaudou et de ses rituels barbares.

À ne manquer sous aucun prétexte. Avec *Le Léopard*, de Jo Nesbo et *Mélanges de sang*, de Roger Smith, *Voodoo Land* est probablement ce que vous lirez de mieux cette année, même si la fin, un peu faiblarde, n'est pas tout à fait satisfaisante et semble annoncer une suite. Le retour de Salomon Boukman ? Pourquoi pas. À suivre... (NS)

Voodoo Land

Nick Stone

Paris, Gallimard (Série noire), 2011, 592 pages.